

Plurilinguisme et construction des savoirs sous l'angle de diverses disciplines



Les coordinateurs du numéro 8 de la revue Synergies Europe ont fait appel, pour clarifier le problème posé, à plusieurs spécialistes de l'Université de Lausanne : Anne-Claude Berthoud, Alain Papaux, Lazare Benaroyo, Jacques Diezi, Gilles Merminod, Jacques Dubochet, Françoise Schenk, Henri Volken et Jean-Claude Usunier. Chaque auteur apporte sa précieuse contribution dans un domaine scientifique donné, fournissant un ensemble d'articles courts, coordonnés par Anne-Claude Berthoud et Jean-Claude Usunier ¹.

Résumé

À la croisée des sciences humaines et des sciences « dures », la Plateforme Interdisciplinaire de l'Université de Lausanne interroge la place et le rôle du langage, des langues et des cultures scientifiques dans la construction et la transmission des connaissances. Les exemples présentés - issus des domaines du droit, de la santé, des mathématiques, des neurosciences et de l'enseignement universitaire - dépassent une conception des langues comme véhicules transparents des idées et des découvertes. Ils amènent à considérer la diversité des langues et des cultures scientifiques comme une ressource pour une « standardisation épaisse » de la science, qui intègre et valorise la double exigence de profondeur conceptuelle et d'accessibilité du discours scientifique.

Mots-clés : Plurilinguisme, connaissances, discours scientifique, culture scientifique, interdisciplinarité, lingua franca, standardisation.

Multilingualism and Knowledge Perspectives from Various Disciplines

Abstract

The Plateforme Interdisciplinaire of the University of Lausanne is at the crossroad of soft and hard sciences. We question the place and the role of languages and scientific cultures in the construction and the transmission of knowledge. The examples - from the fields of law, health, mathematics, neurosciences and university education - exceed a conception of languages as transparent vehicles for ideas and discoveries. They enable to consider the diversity of languages and scientific cultures as a mean for a “ thick standardization” of science, integrating and valuing the double need for conceptual depth and accessibility of scientific discourse.

Keywords : Multilingualism, knowledge, scientific discourse, scientific culture, interdisciplinarity, lingua franca, standardization.

Anne-Claude Berthoud

Introduction

Si l'on admet aujourd'hui l'importance du plurilinguisme pour la culture, la cohésion sociale, et plus récemment pour le développement économique, le champ de la connaissance reste un «bastion», un «noeud de résistance», qui échappe encore largement à un tel questionnement, la production et la communication scientifiques se fondant aujourd'hui sur un monolinguisme grandissant. Le recours à une langue unique, une *lingua franca* de la science, est conçu comme condition même d'une science qui se veut universelle, une conception fondée cependant sur la transparence du langage et des langues, considérées comme de simples véhicules au service des idées et des découvertes.

Il s'agit ici d'explicitier les limites et les risques d'une telle conception pour le développement et la qualité des objets de connaissance, soient-ils des objets de sciences humaines ou des objets de sciences «dures», au risque de conduire à une monoculture de la science et à une pensée unique.

Dès qu'un savoir devient un «faire savoir», il devient un objet de discours et il convient d'examiner la façon dont le langage et les langues touchent et médiatisent ces différents objets de savoir, de s'interroger sur les différentes façons qu'ont les langues de présenter et d'agir sur les choses. Et on s'intéressera en particulier à l'importance de les confronter afin de donner toute leur «épaisseur» aux objets de savoir et à inventer de nouvelles façons de faire de la science et de parler de la science.

C'est dans ce contexte que s'inscrit cette contribution et, plus largement, le travail de la Plateforme interdisciplinaire de l'Université de Lausanne. Celle-ci vise à encourager la réflexion et la recherche interdisciplinaires entre sciences de la culture et sciences de la nature, invitant à imaginer de nouvelles formes de collaboration entre des disciplines peu habituées à dialoguer au sein de l'université. Il s'agit essentiellement d'un groupe informel, lié avant tout par la conviction que ces regards croisés sur la science doivent être au service de son développement, aussi bien en termes de qualité qu'en termes d'originalité et de créativité.

La communication scientifique ainsi que les moyens linguistiques de cette communication sont devenus très vite la «pierre de touche» et le terrain d'essai de cette démarche exploratoire. Un terrain d'investigation qui nous a conduits à découvrir que le langage, les langues et les modes de communication ont un « destin » hors des sciences

du langage. Ils se révèlent peu à peu à ceux qui les ont jusqu'ici ignorés, prennent une existence, de l'épaisseur. Ils deviennent outils de médiation pour les autres savoirs, les savoirs à construire, les savoirs à transmettre, tout en apportant un nouvel éclairage sur le langage et les langues et conduisent ainsi sans aucun doute à une autre façon de faire de la linguistique.

Cette contribution se présente comme un « florilège » de regards, divers et multiples, autour d'une certaine idée de la science, regards issus du droit, de la médecine, de la linguistique, de la biologie, des mathématiques et de l'économie, interrogeant tour à tour la fécondité sémiotique des ordres juridiques plurilingues, les variations sur le thème du corps et de la maladie, les langues d'enseignement dans les « Masters Bologne » des universités suisses, l'incidence du plurilinguisme sur la dynamique communicationnelle d'une campagne de santé publique suisse, la langue de la tête et celle des émotions, la recherche en neurosciences à l'épreuve de la langue, la sortie du langage et le progrès scientifique, la standardisation et le mythe de la *lingua franca*.

Alain Papaux
(Droit)



Fécondité sémiotique des ordres juridiques plurilingues

La Suisse est un pays juridiquement plurilingue, avec quatre langues nationales et trois langues officielles, en conséquence de quoi tous les textes de loi sont publiés en allemand, en français et en italien, chacune de ces versions bénéficiant de la même *autorité* ou authenticité à refléter la volonté du législateur.

L'idée, noble, au principe de l'égalité de force juridique de chacune des versions de la loi réside bien évidemment dans le respect des trois cultures principales de la Suisse.

Plus profondément, pour ce qui a trait aux textes juridiques de rang supérieur à tout le moins (Constitution fédérale et lois fédérales), le plurilinguisme signifie, en théorie, de les co-élaborer dans les trois langues.

Pourquoi cette exigence de co-élaboration ? Le but de la règle est de permettre une fécondation croisée ou inter-fécondation de chacune des visions du monde, des *Weltanschauungen* s'exprimant dans une langue, par les autres : les unes s'enrichiraient au contact des autres, *avant* que ne soient publiées les trois *versions* officielles de « la » loi.

Malheureusement, la pratique législative apparaît infiniment moins plurilingue. On se contente souvent de *traduire* d'une langue dite « originale », dans 80 % des cas l'allemand, vers les autres langues officielles, diminuant de la sorte fortement la fécondation croisée. A preuve, la version dans la langue-source ne bénéficie que de manière rarissime des apports de la version dans la ou les langues-cibles, puisque considérée comme « originale », donc à l'abri des rétroactions des deux autres langues qui ne sont *que* des traductions.

Même dans ce cas, éminemment défavorable, le plurilinguisme demeure porteur de formidables enrichissements sémantiques et donc cognitifs, comme nous l'enseigne l'exemple topique suivant :

A l'occasion des discussions parlementaires sur le génie génétique, le législateur décide la protection des entités créées par cette technologie. La Constitution fédérale suisse de 1992 introduit dans ce but la notion de *Wurde der Kreatur* que la *traduction* française, attendue, rend par *dignité de la créature*.

Or, les services de la Chancellerie fédérale (soit l'Exécutif) se permettent de *corriger* la version française dans le cadre de l'actualisation de la Constitution, traduisant alors *dignité* par *intégrité* et *créature (Kreatur)* par *organismes vivants* (art. 120 Constitution fédérale de 1999). Ils affirmèrent ne procéder qu'à quelque précision de nature *strictement rédactionnelle*. Aucun parlementaire ne réagit à cette modification ; les versions allemande et française, désormais divergentes, sont demeurées *juxtaposées* sans que la traduction – elle-même déjà une perte d'inter-fécondité par rapport à la co-élaboration – n'ait donné l'occasion de réinterroger les deux *Weltsanschauungen* « concurrentes ».

Si le thème de la violation de la séparation des pouvoirs apparaît ici trop éloigné de la problématique à traiter, en revanche que linguistiquement et cognitivement *dignité de la créature* et *intégrité des organismes vivants* n'ouvrent pas les mêmes lignes d'interprétation, ne mobilisent pas les mêmes champs sémantiques, semble de la première évidence.

L'expression *intégrité des organismes vivants* sonne nettement plus clinique, manière d'objectivité scientifique éloignant d'autant animaux et plantes de l'homme ; expression parfaitement laïque, confinant à la neutralité axiologique. Par contraste, l'homme apparaît seul drapé dans une dignité, « humaine » précisément, telle qu'explicitée en l'article 7 de la Constitution fédérale, au principe de l'ensemble des droits fondamentaux.

La notion de *Kreatur, créature*, mobilise des *scenarii* ou *social patterns* de texture métaphysique, voire religieuse. Le renvoi au Préambule de la Constitution est quasi

explicite, ce dernier mentionnant la *création* d'un « Dieu Tout-Puissant ! », légitimant une lecture biocentriste du monde. Du point de vue de ce Dieu transcendant, de son pouvoir de créer considéré en lui-même, l'homme et les organismes vivants reçoivent même dignité, partagent une même condition d'« être créé ».

Les expressions langagières utilisées favorisent en effet cette continuité du vivant, de l'organisme jusqu'à l'humain, tous désignés par le même mot *Kreatur*. C'est en vérité la raison pour laquelle l'Exécutif a substitué l'expression *intégrité des organismes vivants* à *dignité de la créature* : « dignité humaine » étant bien établie, elle attirerait à elle l'expression nouvelle de « dignité de la créature », par contamination sémantique, et de la sorte rapprocherait dangereusement l'homme des vivants (autres).

Le parti pris de l'Administration d'éloigner l'un de l'autre les deux types de « créature » constitue un véritable choix par le non-respect de la *volonté politique*, dans la pleine conscience que la substitution opérée ne serait point indifférente quant aux possibilités plus ou moins favorisées d'expérimentation scientifique, sur les animaux en particulier.

En effet, la continuité homme-vivants ou biocentrisme rend plus difficile les manipulations génétiques des non-humains car ils se retrouvent rapprochés de l'homme, pour lequel de telles manipulations sont largement rejetées. Ne voyait-on pas que l'on pouvait porter atteinte à la dignité de la créature sans pour autant violer son intégrité ? Ainsi la protection par la dignité de la créature s'avérerait plus efficace et plus étendue que celle par le biais de l'intégrité des organismes vivants.

Enfin, la « valeur intrinsèque » du vivant, à savoir que tout vivant présente une valeur *en soi et pour soi*, en théorie à tout le moins, indépendamment de quelque utilité qu'elle présente pour l'homme, n'apparaît pas aussi aisément acceptable dans *intégrité des organismes vivants* que dans *dignité de la créature* : le champ sémantique de *dignité*, renforcé par celui de *créature*, structure une réception sociale facilitée (par habitudes cognitives largement partagées) de l'idée de valeur intrinsèque reconnue à ces créatures, alors que le champ sémantique de *intégrité des organismes vivants* ne contient pas de manière intrinsèque la reconnaissance de leur valeur en soi et pour soi, quand bien même une certaine idée de respect leur est attachée.

La réactualisation de la Constitution pour le troisième millénaire a donc manqué l'occasion de faire dialoguer au plus haut niveau législatif les *Weltanschauungen* anthropocentriste et biocentriste, les laissant juxtaposées, chacune au bénéfice de l'une des versions officielles de la Loi fondamentale, respectivement la version française et la version allemande. Les citoyens, et plus spécifiquement les scientifiques et les juristes, ne bénéficieront donc ni d'une solution originale par inter-fécondation ou croisement de ces deux *Weltanschauungen*, ni d'une option clairement arrêtée - biocentriste ou

anthropocentriste - et rendant de la sorte l'autre branche (non retenue) de l'alternative fort peu vraisemblable dans l'interprétation des cas futurs.

Lazare Benaroyo
(Médecine et Éthique)



Variations sur le thème du corps et de la maladie

La langue française ne dispose que d'un seul mot pour dire la *maladie* et d'un seul mot pour désigner le *corps* habité par la maladie.

En anglais, pourtant, trois mots existent pour désigner la maladie : (1) le mot *disease*, qui définit la maladie par les perturbations organiques et physiologiques qui la déterminent; (2) le mot *illness*, qui la définit par sa dimension existentielle et (3) le mot *sickness*, qui se réfère aux dimensions sociales et culturelles qui lui servent de berceau.

Tant en français qu'en anglais, ces mots renvoient à trois représentations du corps habité par la maladie : *disease* se réfère au corps biologique, conçu en tant qu'objet de science, *illness* renvoie au corps-propre, lieu d'expérience vécue de la maladie et *sickness* se réfère au corps socialisé. Dans ces deux langues, il n'y a cependant qu'un seul mot pour désigner ces multiples réalités : le mot *corps* en français et le mot *body* en anglais. En allemand, par contre, le mot corps peut être désigné de deux manières : le mot *Leib*, qui signifie le corps-propre, atteste l'impossibilité de dissocier le corps de la vie. Le mot *Leib* manifeste l'unité de l'être-en-soi singulier, devenu étranger à lui-même dans la maladie. Ce mot exprime une réalité bien distincte de celle du corps-objet, que l'allemand désigne par *Körper*.

Conjugué de concert dans les trois langues, l'ensemble de ces mots exprime l'épaisseur sémantique des notions de *corps* et de *maladie*. Il rend compte du fait que le corps habité par la maladie est à la fois conçu comme le lieu d'un dysfonctionnement biologique et perçu comme l'espace d'une crise existentielle et d'un basculement social. C'est bien toute cette richesse de significations qu'il importe de maintenir vivante, au-delà des mots, dans le colloque singulier entre le médecin et le patient. L'ensemble de ces registres de réalité matérielle et d'existence anime l'ombre portée des mots français *maladie* et *corps*, lorsque ces derniers viennent ponctuer les divers moments de la relation de soin. C'est l'attention à toute l'épaisseur sémantique de ces mots qui donne vie au dialogue entre le soignant et le patient à la recherche du meilleur soin - un patient dont l'apparente passivité peut être comprise dans ce contexte comme une *patience*, pour reprendre les termes d'Emmanuel Lévinas (1991 : 109-110), c'est-à-dire

comme une ouverture à l'autre, un « appel originel à l'aide [...] ouverture originale vers le secourable où vient s'imposer [...] la catégorie anthropologique du médical, primordiale, irréductible, éthique ». C'est cet éveil éthique qui interpelle le médecin lorsque les mots *corps* et *maladie* sont prononcés. Guido Ceronetti écrira à ce propos : « Goethe dit que la médecine doit absorber la totalité de l'être du médecin parce que son objet est la totalité de l'organisme humain [...] Si la vie morale du médecin n'est pas suffisamment ample, il ne pourra comprendre vraiment vie-santé-mort-maladie, et ne consolera jamais ses malades de façon appropriée » (Ceronetti, 1986 :166).

Ainsi, si la langue française ne comprend qu'un seul mot pour dire la *maladie* et un seul mot pour dire le *corps* habité par la maladie, elle peut avantageusement puiser dans les langues anglaise et allemande toute l'épaisseur sémantique qui leur donne vie dans la pratique médicale, à travers l'usage d'expressions telles que *le corps souffrant*, ou *le corps éprouvé*, *le corps ému*, *le corps blessé* ou encore *le corps restauré*. C'est ce que ces faits de langue nous évoquent intuitivement lorsque nous pensons à la santé ou à la maladie, à propos de laquelle nous ressentons, comme être humain, qu'il s'agit d'un manque à l'intégrité. La littérature en donne de nombreuses illustrations à travers les écrits de Jean-Marie Gustave Le Clézio ou de Marguerite Duras, pour ne citer ici que ces deux auteurs contemporains.

Il nous semble dès lors de la plus haute importance de rendre les étudiants en médecine particulièrement attentifs, dans le cadre de l'enseignement des sciences humaines, à l'épaisseur sémantique des mots *corps* et *maladie*, qui habitent la médecine et le soin aux côtés des mots *vie* et *mort*. La totalité (*Ganzheit*) dont il est ici question, et dont le médecin devrait pouvoir se préoccuper, est bien celle du *Leib*, du *holon ousia* : ce qui s'intègre, comme le dit Platon dans *Phèdre*, dans le tout de la nature en vertu d'une vitalité propre, fermée sur elle-même, qui se régénère continuellement.

Si l'anglais est aujourd'hui essentiellement la langue de la recherche médicale et du progrès dans les sciences médicales, elle doit cette fonction à sa capacité de « standardisation mince » du savoir médical. On le voit, cette dernière peut cependant très avantageusement se conjuguer avec une « standardisation épaisse » en fonction du contexte et des finalités de l'agir médical lorsque l'anglais vient, aux côtés de l'allemand, féconder la langue française pour ouvrir l'espace d'un élargissement de l'horizon sémantique des divers sens auxquels renvoient les mots de *maladie* et de *corps*, qui sont au cœur du soin.

La question reste ouverte de savoir dans quelle mesure cette potentielle épaisseur sémantique de l'anglais, qui permet d'enrichir les mots français de manière pertinente en fonction du contexte d'usage de la langue, pourra résister à la prévalence de la « standardisation mince », aujourd'hui intimement liée aux modes d'évaluation qui

façonnent les contours de la globalisation du savoir au détriment d'une valorisation de la richesse de la *praxis*.

Jacques Diezi
(Pharmacologie)



A propos des langues d'enseignement dans les « Masters Bologne » des universités suisses, et de Lausanne en particulier

L'introduction de la réforme de l'organisation de l'enseignement universitaire (« réforme de Bologne ») dans les universités suisses, dès l'année 2000, a aussitôt soulevé la question de la langue d'enseignement, principalement dans les masters (années 4-5). Les responsables d'enseignement en sciences économiques et sciences naturelles et techniques, germanophones aussi bien que francophones, ont fait part d'emblée de leurs intentions de mettre sur pied des masters où l'enseignement serait donné principalement ou exclusivement en anglais. Les arguments avancés faisaient état des « exigences du niveau international », donc anglophone, des savoirs à transmettre, et/ou la nécessité de recruter des étudiants étrangers de qualité face à la concurrence internationale.

La question qui nous intéresse ici est celle d'un bilan 10 ans plus tard, et l'évolution des intentions déclarées à l'époque.

Selon les statistiques publiées en 2010 par la Conférence des recteurs des universités suisses, on comptait dans les 12 universités suisses (hors Hautes Ecoles Spécialisées) un peu plus de 500 programmes de master Bologne (sans les Masters of Advanced Studies ou Executive Masters professionnalisés). Pour quelque 165 d'entre eux, la langue d'enseignement était l'anglais pour au moins 50% des cours. On peut donc conclure que l'anglais est la langue d'enseignement, souvent exclusive, pour le tiers environ des cours de masters des universités suisses.

Un examen un peu plus précis des données indique que les deux Ecoles polytechniques proposent 59 masters en anglais (donc environ le tiers de l'ensemble de ces cours en Suisse). Dans une très large majorité, les masters des Ecoles polytechniques et ceux des autres universités du pays où l'on enseigne en anglais concernent les sciences de la nature ou d'ingénierie (Masters of science), les Masters of Art associés à un enseignement en anglais étant représentés surtout par des filières en sciences économiques, financières ou bancaires.

L'Université de Lausanne (UNIL), quant à elle, offre 49 masters, dont 7 en anglais : 4 à la faculté HEC (Hautes études commerciales) et 3 (depuis 2010) en biologie. Dans ce dernier cas, la décision d'introduire l'anglais dans l'ensemble des 3 masters de biologie s'est basée sur des arguments classiques pour des filières de ce domaine: fréquents contacts internationaux avec l'anglais comme « lingua franca » pour l'enseignement et la recherche, nécessité d'attirer des collaborateurs « haut de gamme », proportion élevée d'enseignants anglophones, amélioration de la situation compétitive pour attirer des étudiants étrangers, etc.

L'enseignement de la biologie et celui de la médecine (bachelor et master) étant regroupés dans la même Faculté à l'UNIL (mais avec des enseignements distincts), il semblait intéressant de savoir si la filière master en médecine allait également recourir à l'anglais. La réponse du décanat fut clairement « non », au motif que l'enseignement de la formation clinique ne peut être décentement fourni dans une langue autre que celle qui sera utilisée dans l'exercice professionnel de la médecine clinique (la psychiatrie représentant ici l'exemple le plus caricatural).

Mais cette opinion est contredite par le responsable des échanges internationaux d'étudiants en médecine, dans le cadre Erasmus notamment. Le fait que des cours soient donnés en anglais constitue un facteur notable d'attraction pour des étudiants étrangers à venir étudier à Lausanne, à l'exemple d'ailleurs de ce qui se pratique de plus en plus couramment dans des universités européennes, scandinaves en particulier. Donc, dit ce responsable, il faudrait bien songer à introduire un enseignement en anglais dans les masters en médecine, enseignement qui pourrait concerner des sujets non directement cliniques, tels que l'épidémiologie, la physiopathologie, ou la pathologie... La situation en est à ce stade de débats.

En conclusion, les considérations suivantes peuvent être faites, relatives à nos questions de départ :

- le nombre de masters « Bologne » enseignés en anglais s'est notablement développé depuis l'introduction de la réforme il y a quelque 10 ans ; ils représentent aujourd'hui environ un tiers de l'ensemble des offres masters (~ 500) des 12 universités suisses (y compris les Ecoles polytechniques);
- la grande majorité de ces masters relèvent des domaines des sciences de la nature, de l'ingénierie, et des sciences économiques au sens large ;
- les arguments avancés en faveur de l'usage de l'anglais mentionnent les objectifs d'attirer et retenir les meilleurs étudiants et enseignants (ces qualités étant censément liées à la pratique de l'anglais...), la prépondérance de l'anglais comme langue de publication, etc. Les masters des sciences humaines et sociales sont largement enseignés dans la langue de la région où se situe l'université.

Il faut remarquer cependant que, tout au moins dans le cas de Lausanne, les arguments des responsables ayant décidé d'introduire l'anglais comme langue d'enseignement des masters peuvent être accompagnés d'un plaidoyer en faveur du plurilinguisme, le recours à l'anglais n'étant alors considéré que comme une mesure de simplification, permettant de prévenir des malentendus et de faciliter la communication. Il reste que le spectacle d'un auditoire majoritairement francophone s'efforçant de comprendre les incertaines subtilités du discours d'un enseignant francophone triturant la langue anglaise ne laisse pas de surprendre...

Gilles Merminod
(Linguistique)



Incidence du plurilinguisme sur la dynamique communicationnelle d'une campagne d'information de santé publique suisse

Des savoirs partagés entre instances spécialisées et grand public

Posant son regard sur l'espace public helvétique, l'analyste des discours de communication publique rencontre régulièrement des phénomènes afférents au plurilinguisme et à la construction des savoirs partagés entre instances spécialisées et grand public. Dans le cas des messages émis par la Confédération suisse, le plurilinguisme est une contrainte incontournable, jouant sur la communication d'une information délivrée en trois langues (allemand, français et italien) et modifiant de fait la gestion des savoirs. Ainsi, la campagne d'affichage 2008-2009 de l'Office Fédéral de la Santé Publique (OFSP) sur la médecine de transplantation pointe l'incidence que peut avoir le passage d'une langue à l'autre sur la dynamique communicationnelle d'un même message.

Diversité des langues et complexité sémiotique à l'aune des stratégies de discours

Avant tout examen approfondi, l'analyste de discours peut supposer la présence de nécessaires modifications en raison de la diversité formelle, structurelle et fonctionnelle des langues, entre autres : des découpages notionnels différents, des modes de structuration syntaxique distincts, ou encore une variation des pratiques et stratégies communicatives. Les modifications supposées présentes dans les messages sont en outre également relatives aux choix opérés par les traducteurs - autrement dit des ré-énonciateurs - mandatés par l'OFSP.

Une campagne d'affichage est un ensemble sémiotique complexe et il convient - pour être pertinent - de ne se concentrer que sur la portion saillante du phénomène de communication. Dans ce cas-ci, sachant que le public ne fait en général qu'une lecture incomplète et superficielle des communications sur affiche, il s'agit pour l'analyste de discours de s'arrêter sur les structures et les formes les plus immédiatement perceptibles : la mise en page et, plus particulièrement, la mise en évidence typographique de certains termes. En effet, dans l'optique d'une pragmatique intégrée, l'analyste peut faire l'hypothèse d'une mise en scène (typo)graphique au service des éléments linguistiques et discursifs. Autrement dit, le graphisme - dans une situation de communication visuelle et verbale - a une fonction syntaxique, énonciative et stratégique participant à la construction d'un sens en contexte.

Dans le cas d'une campagne de communication par affiche, les mises en évidence graphiques jouent un rôle important pour deux raisons au moins: elles permettent la captation ou non de l'attention du public et elles désignent des points de vue appuyés par le texte de la même manière qu'à l'oral on pointe l'importance d'un terme en haussant le ton ou en faisant une courte pause. Dans l'analyse des affiches émises par l'OFSP, l'observation de la mise en page est révélatrice de l'influence des langues choisies sur la dynamique communicationnelle globale du message.

Une campagne d'information en trois langues pour un même contenu ?

Visant à la diffusion d'un savoir spécifique auprès d'un large public, les campagnes de l'OFSP sur la médecine de transplantation ne font pas la promotion du don d'organes, mais informent la population sur le sujet, ainsi que le demande la loi suisse. Contraint par la loi, le contenu informationnel des trois affiches de la campagne encourage le citoyen à prendre position par rapport à la thématique « *donner ses organes, oui ou non ?* », en l'invitant à suivre un schéma décisionnel et actionnel en trois étapes: *s'informer, se positionner, exprimer sa position à d'autres*. Si le contenu informationnel reste le même quelle que soit la langue, on remarque en observant la mise en page un important changement de dynamique communicationnelle selon quelle langue est utilisée. En effet, la langue choisie va influencer sur la mise en page typographique des affiches et, de ce fait, modifier leur point de focalisation. On remarque en effet sur les affiches² - constituées uniquement de mots et aucunement d'images - la mise en valeur de certains termes:

a. en allemand : *Ich, Ich, Du.*



© OFSP

b. en français : *Moi, Je, veux.*



© OFSP

c. en italien : *Io, So, cosa.*



© OFSP

Ainsi, en allemand, l'attention est portée sur *Ich, Ich, Du* ; en français, sur *Moi, Je, veux* ; en italien, sur *Io, So, cosa*. Sans pousser plus loin l'analyse, le lecteur aura remarqué les divergences d'une langue à l'autre. Pourtant, comment analyser ces phénomènes de divergence ? Les affiches ayant d'abord été créées en allemand dans le cadre d'un groupe de travail germanophone avant d'être traduites en français et en italien, il faut se baser sur les textes en allemand pour saisir quelles ont été les stratégies communicationnelles à la base du projet et pour comprendre ensuite comment la traduction les a fait évoluer.

D'une stratégie de discours à une variation de la dynamique communicationnelle

La mise en page des affiches en allemand montre clairement trois étapes : deux étapes centrées sur la réflexion personnelle par la mise en évidence de *Ich* et une étape centrée sur la relation aux autres avec *Du*. En effet, la présence de *Du* dans la dernière affiche fait passer d'une sorte de monologue intérieur - marqué dans les deux premières affiches par la représentation d'un acte d'interrogation adressé à soi-même - à une relation de dialogue avec une question dirigée vers un interlocuteur. Cette stratégie communicationnelle n'est pas aussi claire en français. Bien que les deux premières affiches soient centrées sur le Je (*moi* et *je*), la troisième propose une concentration typographique sur le verbe *vouloir* dont la forme (*veux*) est valable pour la première personne du singulier comme pour la deuxième. On passe d'une centration sur la personne à une centration sur la modalité, le *vouloir*. En effet, contrairement à l'allemand, il n'y a plus une mise en évidence graphique du passage du Je au Tu, du passage de la centration sur soi au dialogue avec l'autre. Il y a ainsi, au niveau de la mise en page, modification de l'ensemble de la stratégie communicationnelle de la campagne en français. Dans le cas des affiches en italien, la disparition de la stratégie communicationnelle initiale est encore plus flagrante. En effet, après la première affiche, on sort d'une logique de centration sur la seule personne pour mettre en évidence personne et action avec *so*.³ En outre, dans la troisième affiche, le pronom relatif *cosa* est mis en évidence alors que l'ensemble du texte est à peu près de la même taille, rompant alors complètement avec une quelconque logique signifiante.

Gestion de la variation communicationnelle et adaptation aux contextes

Le changement de langue amène par conséquent à des variations de la dynamique communicationnelle modifiant la stratégie développée dans la campagne initiale. En termes de captation et de cohérence, la gestion de la variation de la dynamique communicationnelle dans la mise en page pourrait être considérée comme un échec, puisque le passage d'une langue à l'autre n'a pas été fait en prenant en compte la stratégie argumentative mise en place originellement, stratégie qui consistait à marquer visuellement le passage du Je au Tu, de l'autoréflexion à la communication avec autrui.

Néanmoins, la possibilité de variation dans la dynamique communicationnelle par le changement de langue apparaît aussi comme une véritable richesse en ce qu'elle permet au même message de s'adapter aux spécificités culturelles et aux représentations sociales émergentes dans chacune des aires linguistiques. En s'adaptant aux pratiques discursives spécifiques de chaque aire, cette dynamique gagne en pertinence en offrant de nouvelles possibilités de communication du message : à l'exemple de la construction clivée « *c'est moi qui* », observée dans les affiches en français, qui accentue encore davantage la centration sur le Je en le désignant explicitement comme objet du discours alors qu'on aurait pu voir une traduction plus littérale du type « moi, je ».

Des (re)mises en discours pour une optimisation de la diffusion des savoirs

En synthèse, le message est donc soumis à variation - en raison des changements de langues opérés - non pas dans son sens global contraint par une forte volonté politique à rester le même, mais plutôt dans sa dynamique communicationnelle, c'est-à-dire dans la façon dont il sera communiqué et donné à comprendre. Ainsi, la nécessaire (re)mise en discours, la nécessaire reformulation du message demandée par le pluri-linguisme inhérent à la société suisse peut devenir un véritable outil d'optimisation de la diffusion du savoir par l'ouverture d'un champ d'adaptation des connaissances aux contextes particuliers dans lesquels elles sont exprimées, si les instances publiques s'attachent à exploiter *l'épaisseur* créée par les opérations de (re)mises en discours.

Jacques Dubochet
(Biologie)



La langue de la tête et celle des émotions

Nous – et ce que nous communiquons – sommes comme un iceberg. Il y a la partie consciente, le « je pense » du *cogito*, ce que la raison exprime. C'est la partie émergée. La *lingua franca* (l'anglais bien sûr) est bien adaptée à ce discours.

Et puis, il y a toutes les émotions, qui parlent aussi. C'est la partie immergée de l'iceberg, le langage du corps, les tripes, la mine, le ton. La langue maternelle fait de son mieux, la langue apprise est particulièrement inapte.

Dans toute communication, les deux parties sont actives. Il est bon de s'en souvenir lorsqu'il s'agit de communiquer un message difficile.

Considérons trois exemples : l'échauffement climatique, la pandémie H1N1 et la

théorie darwinienne de l'évolution. Dans les trois cas, on peut penser qu'il s'agit de faire passer un message scientifique, objectif; typiquement la partie émergée de l'iceberg.

Il n'en est pas ainsi. La majorité d'entre nous est incapable de juger la crédibilité des arguments fournis. Nous les acceptons ou les refusons non pas sur une base objective, mais par une évaluation subjective de la crédibilité de celui qui nous transmet l'information. Un ami est crédible; un ennemi ne l'est pas.

Quant à savoir si l'autre est ami ou ennemi, la neuropsychologie nous apprend que, lors d'une rencontre, l'être humain est extraordinairement efficace à en décider. On en comprend la raison; si l'autre est ennemi, il s'agit d'être prêt à décamper, sans hésiter une seconde. La chose intéressante que remarquait déjà Talleyrand est que cette première impression est souvent celle que l'on garde. Bien sûr, l'évaluation devient plus compliquée lorsque le message est désincarné dans l'écriture. Même dans ce cas, notre jugement reste subjectif, et nous ne manquons pas d'imaginer le sujet humain derrière l'écrit. Un récent article discute cette problématique: Kahan, D. 2010. « Fixing the communications failure. » *Nature* 463:297-298.

Dans toute communication, la *lingua franca* – anglaise bien sûr pour les exemples susmentionnés – est apte à rendre compte de la partie émergée de l'iceberg. Elle risque de se trouver en grande difficulté lorsque la partie immergée est considérable. Elle l'est dans les exemples considérés. Voilà qui contribue certainement aux notoires difficultés de communication dans lesquels ses locuteurs sont empêtrés. La leçon pourrait servir ailleurs.

Françoise Schenk
(Neurobiologie)



La recherche en neurosciences à l'épreuve de la langue

Pourquoi les neurosciences?

Une réflexion sur le statut du plurilinguisme dans le champ des neurosciences paraît à la fois essentielle et superflue étant donné la dimension internationale de ces disciplines. Les échanges indispensables sont menés dans une langue "commune", l'anglais, la dimension plurilingue est une simple contrainte. Le véhicule commun repose sur un vocabulaire technique spécifique et des phrases-clés. C'est un passe-partout qui entretient l'illusion qu'un mot a forcément le même sens pour tous ceux qui le prononcent. Le passe-partout - en anglais *skeleton key* - a des angles arrondis et une spécificité réduite d'autant. Il informe mal sur le type de serrure et de porte qu'il semble ouvrir. Le compromis n'est pas idéal. Les interlocuteurs anglophones, comme les autres, en

sont handicapés dans leurs échanges, souvent sans même l'admettre. Les premiers, s'ils n'ont qu'une langue pour la pensée scientifique et pas d'autre langue pour comparaison, les seconds n'ont qu'un squelette de langage, puisque leur langue maternelle n'est ni sollicitée ni considérée.

Nous voulons examiner les conditions auxquelles on pourrait rééquilibrer ce pluri-linguisme pour que la langue contribue à la construction de nouvelles connaissances scientifiques. Comme l'exige sa vocation de partenaire et de véhicule de la pensée.

Des objets ou des processus?

Arrêtons-nous quelques instants sur le terme de neurosciences, un passe-partout lui aussi. Sa composition même semble un abus de langage, une sorte de chimère. Comme l'iceberg, il porte un en-tête clairement marqué et spécifique, qui évoque directement la lecture de réseaux composés de neurones et de leurs anges gardiens, les cellules gliales. Les découvertes importantes sont souvent techniques et matérielles, elles concernent essentiellement des objets pour lesquels la dénomination ne pose pas de problème car le monde scientifique s'accorde sur leur "existence" et leur composition (canaux membranaires, chaperonines, enroulements de myéline, neurones néoformés ou différenciés, connectivité synaptique, etc.). Certains de ces termes sont des néologismes sur lesquels l'accord est aisé, puisque la molécule chaperon comme la richesse des connexions nerveuses évoquent des structures objets, sur lesquelles on se rencontre facilement.

Mais la recherche en neurosciences ne peut se satisfaire de nommer, désigner, ou manipuler des objets. On attend qu'elle signifie - la demande de sens, si fréquente - et qu'elle insère ses explications dans un ensemble théorique reliant les faits nouveaux et produisant des prédictions. C'est ce qui fonde la triple exigence de Michel Morange (2005). Il ne suffit pas de décrire les propriétés d'un objet rendu visible techniquement par le regard moléculo-mécaniste. Pour comprendre le sens de ces objets, il faut aussi les situer dans un ensemble complexe de relations à distance avec d'autres tissus (champs électrochimiques ou plus largement sociaux) et dans une trajectoire d'évolution, savoir en somme d'où ils viennent. L'articulation entre ces trois niveaux repose sur une pensée et son équivalent dans le langage, dans une langue.

Cette exigence est plus essentielle encore si l'on décrit des mécanismes qui ne prennent sens qu'à l'échelle de l'individu ou du groupe, comme l'humeur, la dépendance, l'amour ou la religion, des sujets d'actualité. Ce sont justement ces concepts complexes qui attirent l'attention et la curiosité sur un ensemble de neurones qui sans cela paraîtrait au commun des mortels aussi technique que du tissu hépatique ou musculaire. Comme pour l'iceberg, cette masse immergée stabilise la discipline en lui donnant un centre de gravité, dans ce cas, une gravité. Mais elle induit un étrange

malaise, trop rarement évoqué, une rupture de sens au lieu des explications attendues. Pour aborder ces questions fondamentales, il faut une pensée structurante, fondée sur le langage. Les processus implicites, les émotions notamment, demandent un effort d'explicitation verbale qui impose une maîtrise de la langue, une capacité d'établir des liens entre racines biologiques et manifestations apparentes. Bref, il y faut une aisance, une précision et une rigueur, qui dépassent largement la langue d'échanges passe-partout communément admise.

Ancrer la lingua franca dans une langue maternelle: pour un bilinguisme actif

L'usage d'une langue, pas d'une simple juxtaposition de mots, est essentiel dans les neurosciences intégratives. C'est pourquoi nous défendons un entraînement à la pensée plurilingue, la seule qui puisse assurer une richesse de sens explicite à la «lingua franca» qu'est l'anglais de laboratoire. Par exemple, pour dépasser la simple association de termes comme ceux d'amour et d'ocytocine⁴, en vue de rendre compte de processus psychiques. Ou pour reconnaître la complexité des notions de désir et de plaisir, trop facilement liées à la dopamine⁵ dans les explications biologiques des dépendances. Ne serait-ce enfin que pour respecter des mécanismes cérébraux dont la multiplicité fonctionnelle pourrait refléter la polysémie du langage.

Une action menée par les chercheurs eux-mêmes pourrait favoriser le développement de représentations détaillées et explicites des concepts utilisés et offrir des outils de recherche à la hauteur des techniques sophistiquées utilisées pour étudier les cellules nerveuses. Elle encouragerait chez eux le plaisir d'une pensée enracinée dans des formulations rigoureuses. Or, ce plaisir et cette discipline sont justement refusés aux jeunes scientifiques qui se forment. On les contraint à abandonner leur langue dans l'espoir d'accélérer leur maîtrise de l'anglais. On les prive ainsi de l'accès à une créativité basée sur la polysémie reconnue dans la langue familière. Passé l'âge de la rédaction ingrate d'articles en termes techniques, c'est certainement ce plaisir qui motive les chercheurs aînés à développer leur réflexion dans les pages de collections comme celle d'Odile Jacob. On pourrait souhaiter cependant que les jeunes chercheurs soient eux aussi encouragés à élaborer une réflexion dans leur langue maternelle alors que les thèses de doctorat sont progressivement remplacées par un assemblage d'articles succincts, rédigés en anglais, sans entraînement à l'argumentation.

Que l'on nous comprenne bien, nous proposons «simplement» que l'aisance nécessaire à l'expression en langue anglaise soit ancrée dans un usage optimal de sa propre langue, dans le domaine scientifique également.

Henri Volken
(Mathématiques)



Sortie du langage et progrès scientifique

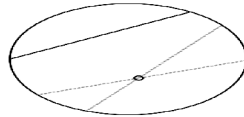
La pratique d'une seule langue crée des automatismes sémantiques probablement utiles aux activités courantes. Le sens commun envahit la signification des termes utilisés. Les métaphores s'usent progressivement et sont finalement intégrées dans le vocabulaire courant où elles disparaissent. Tout cela ne pose pas de problème, sauf pour le discours scientifique. Ici, la découverte d'idées nouvelles passe parfois par une «sortie du langage». Cette sortie peut être provoquée par une prise de distance volontaire. Elle est généralement favorisée par le plurilinguisme, qui précisément pousse à ce recul.

Pendant plus de deux millénaires, la géométrie a été enseignée essentiellement à travers les «Eléments» d'Euclide. Pendant tout ce temps, la terminologie s'est en quelque sorte «naturalisée» en ce sens que la signification accordée aux termes de «points», «droites» et autres est tombée dans le domaine public. Si bien que l'une des énigmes des «Eléments», le cinquième postulat, n'a pas été résolue pendant très longtemps. Ce postulat dit que : *par un point extérieur à une droite, on peut faire passer une et une seule parallèle à cette droite*. Cette affirmation semblait, dès l'origine, clairement découler des autres principes admis, ce que personne n'est parvenu à montrer. Ce mystère a résisté essentiellement parce que le langage courant ne permettait pas de prendre du recul et de mettre en doute ce postulat ou de le «prouver».

Il a fallu une bonne dose d'indiscipline, de créativité, d'impertinence, voire de courage pour affirmer au début du dix-neuvième siècle, que peut-être les droites des mathématiciens n'étaient pas simplement les droites du langage ordinaire, avec leur charge de connotations figées et leur représentation imposée. Mais une fois sortis de leur contexte linguistique, ces objets mathématiques se révélèrent sous un jour nouveau et facilitèrent l'invention de nouvelles formes de géométries. On put ainsi trouver une solution au problème du cinquième postulat grâce à ce recul obtenu :

- Si, dans l'acception habituelle de ces termes, les notions de *point* et de *droite* ne permettent pas à l'imagination de concevoir plus d'une parallèle à une droite passant par un point, il en est tout autrement si l'on s'accorde une plus grande liberté d'interprétation des termes. Voici deux illustrations, à gauche la vision traditionnelle des objets mathématiques, puis à droite une représentation non euclidienne (milieu du XIXe siècle), qui «limite» la notion de droite à la corde d'un cercle représentant l'infini. La

possibilité de plusieurs parallèles (en pointillés) - qui ne coupent pas la droite - devient évidente !



Au début du XXe siècle, le mathématicien allemand David Hilbert entreprit une tentative de fonder la géométrie d'Euclide sur la base des développements récents. Il a même proposé, dans un élan d'humour, dans le préambule de son travail, de ne plus parler de «points», de «droites» et de «plans», mais, pourquoi pas, de «tables», de «chaises» et de «chopes de bière».

Dans cette perspective, les axiomes d'Euclide présentent un visage neuf et surprenant. Par exemple, le premier axiome devient : «Deux tables différentes déterminent toujours une chaise». Ce n'est qu'une plaisanterie, bien sûr, mais il serait tout de même possible de parler sérieusement de géométrie en ces termes étranges. Toute réorganisation sémantique n'est pas un véritable changement de langage, mais constitue une possibilité de distanciation par rapport aux automatismes figés du discours scientifique communément admis donc, en quelque sorte, monolingue.

Sortir des contraintes d'un langage exclusif est clairement source de créativité. Si dans les périodes «normales» de la science, selon la formulation de Kuhn, il est avantageux et pratique d'avoir une langue unique de transmission rapide des résultats, il est tout aussi évident que dans les périodes «révolutionnaires», où le paradigme dominant est remis en question, le plurilinguisme devient un avantage certain. Il permet de découvrir de nouvelles dimensions grâce au phénomène d'éloignement que celui-ci peut procurer dans la pratique d'une science. C'est cet éloignement qui peut rendre visible de nouvelles relations, de nouvelles analogies.

Pour parler en termes plus «évolutionnistes», le plurilinguisme, dans l'optique que nous suggérons ici - qui permet et même exige un recul et une distanciation sémantique

- est un argument fort pour assurer l'*adaptativité* d'un savoir scientifique. Les différentes langues, comme autant de perspectives, ajoutent des «senseurs», capables de détecter la présence de nouvelles idées diffuses, de nouvelles orientations, de provoquer des confrontations de croyances et, ainsi, de favoriser très clairement l'avancement de la science. Les révolutions sont polyglottes.

Jean-Claude Usunier
(Économie et marketing)

En guise de conclusions : standardisation et mythe de la Lingua Franca

La standardisation attire les économistes car elle implique des économies d'échelle, sources de réductions de coût et donc - apparemment - d'augmentation de la performance économique. La diversité linguistique est alors *de facto* une barrière majeure à la nécessaire standardisation. Jacques Diezi montre ainsi comment l'anglais s'impose progressivement comme langue d'enseignement dans les masters « Bologne » des universités suisses, les arguments étant d'attirer les meilleurs étudiants et la prépondérance de l'anglais en tant que langue de publication. Pour autant, le recours à l'anglais pour simplifier la communication et éviter les malentendus n'empêche pas l'artificialité du dispositif. Comme l'écrit Jacques Diezi: «Il reste que le spectacle d'un auditoire majoritairement francophone s'efforçant de comprendre les incertaines subtilités du discours d'un enseignant francophone triturant la langue anglaise ne laisse pas de surprendre...».

Cette vision fondée sur l'anglais en tant que *lingua franca* unique, monoculaire, plane, linéaire, parfois binaire, toujours simplificatrice, aboutit à un sens minimal et largement décontextualisé. Elle conduit à une standardisation mince, ignorante du contexte et souvent en échec par rapport au monde réel. Elle est mince parce qu'on ne voit que la partie émergée de l'iceberg, suivant la métaphore de Jacques Dubochet. L'impression de simplicité nous cache en grande partie la texture complexe du réel. Dans toute communication, la langue anglaise - comme toute *lingua franca* - risque de se trouver en grande difficulté lorsque seule la partie émergée (la tête par opposition au cœur, au ventre et aux émotions, tous trois immergés) est considérée. Comme le souligne Françoise Schenk, «ne considérer que la partie émergée, c'est utiliser un passe-partout qui entretient l'illusion qu'un mot a forcément le même sens pour tous ceux qui le prononcent. Le passe-partout - en anglais *skeleton key* - a des angles arrondis et une spécificité réduite d'autant. Il informe mal sur le type de serrure et de porte qu'il semble ouvrir». Cet appauvrissement correspond très exactement à la standardisation mince, ceux dont la langue maternelle n'est pas sollicitée n'ayant plus

à leur disposition qu'un «squelette de langage». Pourtant, la demande de sens implique qu'une simple désignation des objets ne suffit pas, car nommer les objets ne nous dit rien des processus.

La standardisation épaisse (*thick standardization*), par opposition, considère la diversité et le contexte comme des ressources pour atteindre une convergence qui s'impose à nous dans un univers qui se globalise. Henri Volken montre ainsi - de façon paradoxale par rapport à notre propos - comment s'affranchir en apparence du langage va en fait permettre de décadrer la réalité et de proposer de nouvelles pistes mathématiques. Comme il le souligne : «Toute réorganisation sémantique n'est pas un véritable changement de langage, mais constitue une possibilité de distanciation par rapport aux automatismes figés du discours scientifique communément admis donc, en quelque sorte, monolingue. Sortir des contraintes d'un langage exclusif est clairement source de créativité.»

L'appétit plurilingue devient particulièrement évident quand on a envie de reprendre un concept d'une autre langue et de l'utiliser tel quel dans son propre discours. La maladie doit être resituée en anglais, comme le montre Lazare Benaroyo, comme *disease*, *sickness*, ou *illness*. En allemand, le corps, *Leib* ou *Körper*, est évoqué, remis en scène en tant que corps souffrant, éprouvé, blessé, ou au contraire restauré et en quelque sorte revenu à une norme qui n'est jamais positivement évidente. «Conjugué de concert dans les trois langues, l'ensemble de ces mots exprime l'épaisseur sémantique des notions de *corps* et de *maladie*. Ils rendent compte du fait que le corps habité par la maladie est à la fois conçu comme le lieu d'un dysfonctionnement biologique et perçu comme l'espace d'une crise existentielle et d'un basculement social. C'est bien toute cette richesse de significations qu'il importe de maintenir vivante, au-delà des mots, dans le colloque singulier entre le médecin et le patient.»

Françoise Schenk nous parle de la recherche en neurosciences à l'épreuve de la langue, de la nécessité de situer, nommer, expliquer, signifier, prédire en ancrant la lingua franca dans sa langue maternelle et non en remplaçant l'une par l'autre. Alain Papaux nous montre comment le droit d'un pays plurilingue disposant de trois langues officielles, pourrait tirer parti d'une «fécondation croisée de chacune des visions du monde, des *Weltanschauungen* s'exprimant dans une langue, par les autres. Les unes s'enrichiraient au contact des autres, *avant* que ne soient publiées les trois *versions* officielles de « *la* » loi.» Mais l'exercice est pratiquement délicat et politiquement difficile car souvent les textes juridiques partent de fait d'une traduction de l'allemand langue dominante. Pour autant, une fois traduits, interprétés, les écarts de sens réapparaissent. Autrement dit, la tentation de la standardisation mince, du simple, du dominant, de la modalité unique, est forte. Mais la standardisation mince est aussi constamment remise en cause par la réalité de la réinsertion des objets dans des visions

du monde différentes.

Lors d'une rencontre avec le Collegium Helveticum, notre discussion s'est portée sur le don d'organes et la transplantation, un sujet qui concerne directement plusieurs collègues. On parle en allemand d'*Organspende*, mais quand l'allemand évoque l'*Opferungsbereitschaft*, il ouvre un registre de sens nouveau. *Spenden* est plutôt neutre et évoque le fait de donner, mais il reste quelque chose après. A travers une *Spende*, je donne ce que j'ai en plus, peut-être en trop, et ce qui est donné est en quelque sorte superflu. C'est *généreux*, mais sans vrai *sacrifice*. En tout cas, je ne me priverais pas de quelque chose (un élément) qui est essentiel au maintien de mon *intégrité en tant qu'organisme vivant*. Au contraire, l'*Opferungsbereitschaft* évoque l'offrande, le sacrifice de soi, voire dans le mot *Opfer*, la notion de victime. Alors, suis-je prêt à être une victime de ma propre générosité ? Suivant les contributions d'Alain Papaux et de Lazare Benaroyo, est-ce que ma *Würde* en tant que *Kreatur* implique que mon corps, même en décomposition, m'appartient même au-delà de la mort ? Un composant vivant de mon corps terrestre qui est essentiel au maintien de mon *intégrité en tant qu'organisme vivant* ne m'appartiendrait-il plus si je décède ? Mon corps (*corpse*) peut-il être mis en pièces pour que ces pièces (*spare parts*) puissent *mécaniquement* resservir dans d'autres corps (*bodies*) puisque, étant déclaré « non-vivant », je n'ai plus droit à l'intégrité de mon organisme ? En posant ces questions, à la lumière de concepts tirés de trois langues, nous augmentons de manière évidente l'épaisseur de notre *Weltanschauung*. Au lieu de nous éloigner d'une vision universelle, la confrontation plurilingue nous en rapproche. Et comme il faut bien dégager des solutions collectives, cela nous en rapproche réellement au lieu de nous donner une trompeuse apparence de convergence.

D'un point de vue pragmatique, la standardisation épaisse apparaît comme nécessaire pour communiquer sur des objets qui peuvent être vus différemment suivant les contextes linguistiques. Gilles Merminod nous montre ainsi la nécessaire (re)mise en discours, demandée par le plurilinguisme inhérent à la société suisse, dans le cadre d'une campagne d'information de santé publique sur le don d'organes. Ainsi, dans la «même» affiche, l'attention est portée dans la version en allemand sur *Ich, Ich, Du* ; alors qu'en français, elle l'est sur *Moi, Je, veux* ; et qu'en italien elle l'est sur *Io, So, cosa*. Alors qu'en allemand, à une sorte de monologue intérieur succède une relation de dialogue, l'affiche en français privilégie la centration sur soi et la volonté individuelle, et l'affiche en italien met en évidence le rapport entre personne et action. Ces remises en discours apparaissent inévitables mais s'avèrent aussi être un véritable outil d'optimisation de la diffusion du savoir par l'ouverture d'un champ d'adaptation des messages aux contextes particuliers dans lesquels ils sont exprimés. L'efficacité collective dans un monde global et divers requiert une standardisation épaisse à travers la confrontation

plurilingue et la réinsertion de la lingua franca dans nos langues maternelles.

Bibliographie

Ceronetti, G. 1984. *Le silence du corps*. Paris : Livre de Poche.

Kahan, D. 2010. Fixing the communications failure. *Nature* 463:297-298.

Lévinas E. 1991. « La souffrance inutile ». In : Levinas, E., *Entre nous*, Paris : Grasset.

Morange, M. 2005. « Les secrets du vivant : contre la pensée unique en biologie ». *Sciences et société*. Paris : Editions La Découverte.

Notes

1. Note de l'éditeur.
2. Reproduites avec l'aimable autorisation de l'Office Fédéral de la Santé Publique (OFSP).
3. Probablement pour des raisons morphologiques : n'ayant pas besoin de pronoms pour désigner la personne et le nombre du verbe, l'italien a tendance à les utiliser peu fréquemment, si ce n'est dans les cas où l'on veut marquer fortement sa présence et l'emphase.
4. Une molécule à multiples usages, synaptiques et endocriniens qui agit sur la glande mammaire et l'utérus, et qui module les circuits cérébraux impliqués dans la peur... notamment.
5. Une molécule qui assure la transmission chimique dans des réseaux cérébraux ainsi nommés dopaminergiques.